

## ÉCRITURE DE LA MOBILITÉ, RECONSTRUCTION DU SOI CHEZ VASSILIS ALEXAKIS

### *Writing of Mobility, Self Reconstruction in Vassilis Alexakis's Work*

Vassilis Alexakis is a kind of author who had already been French in spirit even before adopting French as his language of writing. He also had, like so many other writers before him, the traumatic experience of the change of scenery caused by exile, an experience which led him to constantly seeking his personal, social, cultural, narrative self. Vassilis Alexakis's voyage to French language and land is not, however, definite: he has never cut his ties with his native country and has chosen a back and forth journey between Greek language and Greece and French as well as France, just to depict from the two "a kind of very personal homeland". Located "at the crossroads of languages – à la croisée des langues" (Lise Gauvin) and cultures, he has experienced various stages in the process of reconstruction of his creative self: deculturation, acculturation, re-enculturation, transculturation. It was the French language that brought him literary notoriety, but above all, it led to a (re)discovery and at the same time a distancing from his artistic self. Aware that the choice of a language of expression is intimately linked to the mere process of the artistic conception, Vassilis Alexakis resorts to self-translation, which is, in fact, a recreation of the text, but also an epiphany of his most intimate self. The use of self-translation, the utter need to experience and to reconnect with his mother tongue as well as the practice of a third language, Sango language, attest his refusal to settle in and settle down in one place nor a single language. This very sheer coexistence of all these languages and cultures are generating, in fact, the quintessence and the originality of his literary work.

**Key-words:** *bilingualism, exile, displacement, migration, self-fiction, identity, self-translation, otherness, Writing of Mobility*

Né à Athènes en 1943, Vassilis Alexakis quitte la Grèce à dix-sept ans et s'installe en France, à Lille, afin de suivre des cours de journalisme. Il rentre en Grèce trois ans plus tard, mais en 1968 il est forcé de quitter son pays natal à cause de l'éclatement du coup d'Etat qui a établi la Dictature des Colonels. Il choisit la France comme « terre d'accueil » et le français comme langue d'écriture, mais, pourtant, son installation à Paris ne sera pas définitive. Bien qu'il ait pu regagner son pays natal une fois la situation politique stabilisée, Alexakis se voit cependant dans l'impossibilité de rompre totalement avec son pays d'adoption, ressentant d'une manière aiguë « le malaise d'appartenir à l'entre-deux cultures ». Devenu un romancier connu en France, Alexakis se réapproprie le grec, langue maternelle oubliée, et rédige ses textes tantôt en français, tantôt en grec, recourant assez souvent à l'autotraduction. Il a opté pour le déplacement d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, pour la non-appartenance

---

<sup>1</sup> Université « Vasile Alecsandri » de Bacău.

à un seul espace, pour un équilibre instable, vivant dans « l'entre-deux », refusant une identité fixe :

Je suis pour ma part mon propre sosie. Ma fatigue est peut-être due aux efforts que j'ai consentis depuis longtemps pour conquérir une nouvelle identité sans perdre l'ancienne. [...] Mes déplacements incessants m'ont empêché de m'habituer complètement aussi bien à Paris qu'à Athènes. [...] Je ne souhaite pas me fixer <sup>2</sup>,

éprouvant un sentiment de « désappartenance » : « [...] moi, je transporte le vide : je suis le chargé de mission du vide, l'ambassadeur du vide, l'envoyé spécial du vide : mon véritable pays est le vide. »<sup>3</sup>

Comme tout écrivain migrant, Alexakis voit dans l'expérience de l'exil une perte de soi et une redécouverte en même temps de son identité plurielle. Aux yeux des Français il n'est qu'un étranger, mais il se découvre aussi étranger à lui-même, d'où une incessante réflexion sur l'Autre et sur la métamorphose de son soi. Il est à remarquer aussi que Vassilis Alexakis avait vécu son étrangeté et sa différence par rapport aux autres même dans son pays natal, appartenant à une minorité catholique (la Grèce étant majoritairement orthodoxe) et ayant des options idéologiques opposées à la dictature y instaurée. En France, il connaît la solitude, le rejet et l'aliénation. La méditation sur sa singularité, sur son étrangeté constitue un des moteurs de son œuvre et en même temps une modalité de se (re)découvrir et de s'affirmer. On pourrait soutenir l'idée que c'est son étrangeté engendrée par l'exil qui l'a aidé à reconstruire son identité, cette reconstruction identitaire personnelle se réalisant aussi/surtout grâce à son « identité narrative »<sup>4</sup>. Ses textes autofictifs, où des glissements de l'autobiographie vers la fiction sont décelables en permanence, racontent son déracinement à la fois géographique et linguistique :

L'exil (intérieur et extérieur), le déracinement (voire le double déracinement), la perte de l'identité et de la mémoire individuelle et collective, une pratique culturelle et linguistique de métissage et d'hybridation ainsi qu'une poétique de l'autofiction constituent les traits formels plus souvent exploités par les écritures migrantes.<sup>5</sup>

Cette écriture de la mobilité a aussi le rôle de rapprocher l'individu de soi-même et se transforme en « rapatriement, un rapatriement intime, intérieur ».<sup>6</sup> La découverte de son identité et la constitution du soi ont lieu dans le récit où le sujet se raconte lui-même. L'identité serait liée chez Alexakis, tout comme chez Ricœur, à un processus individuel de narration :

La compréhension de soi est une interprétation ; l'interprétation de soi, à son tour, trouve dans le récit, parmi d'autres signes et symboles, une médiation privilégiée ; cette dernière emprunte à l'histoire autant qu'à la fiction, faisant de

---

<sup>2</sup> Vassilis Alexakis, *Paris-Athènes*, Paris, Seuil, 1989, pp. 212-213.

<sup>3</sup> Vassilis Alexakis, *Talgo*, Paris, Seuil, 1983, pp. 87-88.

<sup>4</sup> Cf. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

<sup>5</sup> Gilles Dupuis, « Littérature migrante », in *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, édits. Michel Bénéamino et Lise Gauvin, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2005, p. 117.

<sup>6</sup> Lucie Lequin, « D'exil et d'écriture », in *Le roman québécois au féminin*, dir. Gabrielle Pascal, Montréal, Tryptique, 1995, p. 29.

l'histoire d'une vie une histoire fictive, ou, si l'on préfère, une fiction historique, entrecroisant le style historiographique des biographies au style romanesque des autobiographies imaginaires.<sup>7</sup>

Dans les textes d'Alexakis, les personnages incarnent des versions de l'auteur, auteur qui opère un retour sur lui-même et s'envisage à chaque fois comme un autre. L'identité est en genèse perpétuelle et les personnages sont mis en scène pour assurer la cohérence de cette construction.

L'identité se construit aussi à travers la langue, le retour sur soi-même et l'accès à l'histoire personnelle se matérialisant par l'intermédiaire de la langue. Et Alexakis, exilé hors sa langue et son pays natals, a initialement choisi de manière libre et délibérée le français comme langue d'écriture. Ses trois premiers romans *Le Sandwich*, *Les Girls du City-Boum-Boum* et *La Tête du chat* sont publiés dans les années soixante-dix en français. Au début des années quatre-vingt, Alexakis choisit le grec pour la publication de *Talgo* et revient ensuite au français avec trois romans *Contrôle d'identité*, *Paris-Athènes*, et *Avant*. Suit une période assez longue où Alexakis alterne le français et le grec comme langue de première écriture, ses romans *La Langue maternelle*, *Papa*, *Le Cœur de Marguerite*, *Les Mots étrangers*, *Je t'oublierai tous les jours*, *Ap. J.-C.*, *Le premier mot*, *L'enfant grec*, *La Clarinette* connaissant des variantes dans les deux langues, l'auteur recourant à l'autotraduction.

En choisissant au début de sa carrière le français, Alexakis s'éloigne du grec, surtout des contraintes de la catharévoussa, la langue officielle, artificielle, archaïsante, en accédant à « de nouveaux espaces de liberté » :

Si j'avais écrit mes premiers livres en grec, il n'y aurait peut-être pas eu cette espèce d'insolence, d'humour, il n'y aurait pas eu toutes ces absurdités qui me venaient à l'esprit et que j'exprimais très librement en français. J'avais l'impression d'être dans cette langue plus libre, de pouvoir aller plus loin, dire des choses que je n'aurais pas dites dans ma langue d'origine.<sup>8</sup>

Le français devient son instrument de travail et la langue dont il se sert tous les jours, lui offrant aussi une légitimation identitaire ; pourtant, il éprouve un vif sentiment de culpabilité et de perte identitaire :

Les histoires que je racontais me ressemblaient. C'est à travers le français que j'avais trouvé ma façon de m'exprimer, que je m'étais trouvé [...] Je m'étais trouvé à travers le français et en même temps je m'étais un peu perdu.<sup>9</sup>

La perte partielle de l'identité culturelle d'origine tout comme un possible reniement de sa langue d'adoption sont ressentis par Alexakis comme une distanciation :

L'idée que je pourrais être amené un jour ou l'autre à rompre avec le français m'a bouleversé. Renoncer à cette langue dans laquelle je m'exprimais depuis si longtemps serait fatalement prendre congé de moi-même. »<sup>10</sup>

En plus, le français est la langue de ses enfants, d'où le dilemme insurmontable :

---

<sup>7</sup> Paul Ricœur, *Soi-même...*, op. cit., p. 138.

<sup>8</sup> Aleksandra Kroh, *L'Aventure du bilinguisme*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 108-109.

<sup>9</sup> Vassilis Alexakis, *Paris-Athènes*, op. cit., p. 241.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 17.

L'idée toute neuve pour moi, que j'aurais à parler de ma mère en français, que je serais amené à la faire parler en français elle aussi, me choquait presque. J'hésitais encore sur le choix de la langue : « Comment peut-on choisir entre la langue de sa mère et la langue de ses enfants ? » J'ai noté cela aussi dans mon carnet [...] La culture grecque est avant tout une culture inquiète. Ne devais-je donc pas écrire plutôt en grec ? [...] Je n'ai pas le sentiment d'avoir une dette envers le français. J'ai beaucoup plus écrit en français qu'en grec. J'ai l'impression d'avoir rendu au français les mots que je lui avais appris.<sup>11</sup>

Cependant, le français l'entraîne « à la frontière de lui-même », le fait oublier la partie grecque de son identité d'origine et le rend étranger à son milieu et à son enfance, se substitue à sa langue maternelle qui « se sclérose », « se rouille » :

Je me suis rendu compte que j'avais pas mal oublié ma langue maternelle. Je cherchais souvent des mots et, souvent, le premier mot qui me venait à l'esprit était français. Le génitif pluriel me posait de sérieux problèmes. Mon grec s'était sclérosé, rouillé. Je connaissais la langue et pourtant j'avais du mal en m'en servir, comme d'une machine dont j'aurais égaré le mode d'emploi. Je me suis rendu compte aussi que la langue avait énormément changé depuis que je l'avais quittée, qu'elle s'était débarrassée de beaucoup de mots et avait créé d'innombrables nouveautés, surtout après la fin de la dictature. Il a fallu donc que je réapprenne, en quelque sorte, ma langue maternelle : ça n'a pas été facile, ça m'a pris des années, mais enfin, j'y suis arrivé.<sup>12</sup>

Après treize ans passés en France, Alexakis décide d'écrire un texte en grec. Il fait publier *Talgo*, devenant ainsi écrivain bilingue, tout comme son illustre prédécesseur Samuel Beckett, auteur qui a rédigé ses œuvres dans ses deux langues l'anglais et le français. Alexakis s'assume sa double identité et son bilinguisme littéraire et personnel et prend la décision d'alterner le grec et le français : « J'ai décidé d'assumer mes deux identités, d'utiliser à tour de rôle les deux langues, de partager ma vie entre Paris et Athènes »<sup>13</sup>. Il refuse de cette manière toute fixité, se situant en permanence sous le signe de la mobilité, du déplacement linguistique et géographique, d'une instabilité qui le protège pourtant contre l'aliénation grâce au dialogue qui s'instaure entre les deux cultures, les deux langues.

La stratégie d'écriture adoptée par Alexakis réside dans la production immédiate, presque simultanée d'un texte double, en écho, par l'autotraduction, et relève d'une esthétique du déplacement et de l'instabilité. Le permanent va-et-vient entre les textes d'origine et leur traduction explique le rapport que Vassilis Alexakis entretient avec ses langues de création et avec son identité plurielle. Ecrire est pour Alexakis une interrogation sur la nature même du langage, il est « condamné à penser la langue », et possède, comme tout bilingue confronté au choix de la langue d'écriture, une « surconscience linguistique »<sup>14</sup> qui fait de la langue non seulement un objet de réflexion, mais surtout de (re)création :

J'ai donc traduit en français le roman que j'avais écrit en grec et traduit en grec un de mes romans français. J'ai l'impression que ce sont les passages les plus réussis que j'ai traduits le plus facilement. Il est certes fastidieux de se relire à

---

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 37.

<sup>12</sup> *Ibidem*, pp. 11-12.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 248.

<sup>14</sup> Lise Gauvin, *L'écrivain francophone...*, op. cit., pp. 7-8.

travers une autre langue, mais pas inutile. J'ai beaucoup modifié le livre traduit par ma mère à l'occasion de sa réédition ; six ou sept ans après sa première sortie. Ce n'est pas la traduction qui me gênait, mais certains passages du texte original français. J'ai réécrit en grec à peu près le cinquième de ce roman. S'il devait être réédité en français, je le corrigerais en traduisant du grec les passages modifiés. Je finirais peut-être par ne plus savoir en quelle langue j'ai écrit certains de mes livres.<sup>15</sup>

En effet, le texte traduit n'est plus le même, le soi n'est plus le même, il se découvre Autre à travers le processus de traduction. Excepté *Le Sandwich*, son premier roman traduit par sa mère, ses textes ne connaissent d'autre traducteur que lui-même :

Aucun de mes textes n'a jamais été traduit en français par un autre que moi : c'est la seule expérience qui me manque dans ce domaine. Dois-je me mettre en quête d'une traductrice ? A quoi ressemblerait un texte français signé par moi, mais écrit par quelqu'un d'autre ? J'ai vécu l'expérience inverse : un de mes romans, le dernier, a été traduit en grec par une traductrice de métier. J'eus un sentiment étrange en lisant la traduction. Elle était très fidèle, et en même temps tout était légèrement différent. Je reconnaissais chaque phrase mais je ne reconnaissais pas ma main. C'est probablement ma fatigue qui vient d'engendrer cette question : si j'avais deux traductrices, l'une en Grèce, l'autre en France, serait-il encore nécessaire que je continue à écrire ? Ne pourraient-elles pas s'arranger entre elles ?<sup>16</sup>

L'autotraduction est aussi une révision de la version originale :

J'ai apporté plusieurs modifications à mon roman en le traduisant, j'ai supprimé un grand nombre de phrases [...] En me relisant à travers une autre langue, je vois mieux mes faiblesses, je les corrige, ce qui explique que je préfère être lu en traduction plutôt que dans la version originale.<sup>17</sup>

Bien que la plupart du temps la genèse de ses œuvres soit bilingue, Alexakis établit un dialogue entre ses langues, ses textes, ses identités. Sa pratique d'écriture bilingue autotraduisante est bien originale, son œuvre naissant au carrefour des points de vue multiples et simultanées. En s'autotraduisant, Alexakis est en fait à la recherche d'un espace linguistique situé entre les deux langues, à la recherche de « l'idiome absolu », d'« une langue encore inouïe »<sup>18</sup>. Le recours à la pratique autotraductive n'est qu'une quête de cet autre qui fait partie de sa propre identité polymorphe, d'un ailleurs qui le définit. Son roman *Les mots étrangers* « rêvé en grec, écrit en français et vécu en sango »<sup>19</sup> est né du désir de découvrir un autre lieu d'appartenance et du désir d'apprendre et d'écrire une autre langue, le sango, idiome africain peu connu,

---

<sup>15</sup> Vassilis Alexakis, *Paris-Athènes*, op. cit. , p. 196.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 197.

<sup>17</sup> Vassilis Alexakis, *Les mots étrangers*, Paris, Gallimard, 2011, p. 12.

<sup>18</sup> Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996, p. 126.

<sup>19</sup> Vassiliki Lalagianni, Olympia G. Antoniadou, « Problématique identitaire et bilinguisme dans les romans de Vassilis Alexakis », in *Les cahiers du GRELCEF*, [www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers\\_info.htm](http://www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_info.htm), No. 1, « L'entre-deux dans les littératures d'expression française », mai 2010, pp. 131-140.

parlé en Centrafrique : « J'apprendrai une langue africaine peu connue ».<sup>20</sup> L'apprentissage de cette nouvelle langue équivaut à « une cure de jouvence », le fait redevenir enfant, remonter au temps où sa mère lui enseignait l'alphabet grec, ou se redécouvrir à l'âge de vingt-quatre ans, lorsqu'il a commencé l'étude du français. Le sango ouvre une nouvelle voie pour trouver un autre parcours littéraire et identitaire, comme si Alexakis ne pouvait se construire et s'identifier que dans l'étrangeté linguistique d'une dimension constamment renouvelée de l'espace. D'ailleurs, il déclarait dans son roman *Je t'oublierai tous les jours* : « Un troisième pays après la Grèce et la France, qui ne figure sur aucune carte, occupe désormais mon esprit »<sup>21</sup>.

La découverte du sango produit un effet de distanciation objective par rapport au français et au grec et a les vertus d'une thérapie contre l'aliénation identitaire et la perte linguistique :

Apprendre une langue étrangère oblige à s'interroger sur la sienne propre. Je songe aussi bien au grec qu'au français : je les vois différemment depuis que j'ai entrepris de m'éloigner d'eux, la distance les rapproche, par moments j'ai l'illusion qu'ils ne forment plus qu'une seule langue. Serais-je en train de me servir du sango pour faire la paix avec moi-même ?<sup>22</sup>

Ecrivain de la mobilité, ayant choisi de s'installer dans un déplacement linguistique et géographique permanent, Alexakis fuit la fixité, l'appartenance, il est toujours à la recherche d'une altérité qui semble lui échapper, ressentant le besoin de remettre invariablement en question son identité instable qu'il ne cesse d'explorer :

Justement, ce sentiment d'avoir perdu une partie de soi, de ne sentir ni Grec, ni Français, d'entamer constamment un dialogue interculturel, loin de l'accabler le reconforte, car il a conscience de vivre une expérience unique, de saisir et de créer quelque chose qui échappe à la multitude, parce que cela suppose un effort, l'effort du dialogue. Cette situation de profonde incertitude l'oblige à recourir à l'altérité, à continuer le dialogue interculturel entamé avec soi-même.<sup>23</sup>

## BIBLIOGRAPHIE

- Alexakis, Vassilis, *Paris-Athènes*, Paris, Seuil, 1989.  
Alexakis, Vassilis, *Talgo*, Paris, Seuil, 1983.  
Alexakis, Vassilis, *Les mots étrangers*, Paris, Gallimard, 2011.  
Alexakis, Vassilis, *Je t'oublierai tous les jours*, Stock, Paris, 2005.  
Derrida, Jacques, *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Galilée, Paris, 1996.  
Dupuis, Gilles, « Littérature migrante », in *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, édits. Michel Bénéamino et Lise Gauvin, Presses Universitaires de Limoges, Limoges, 2005, pp. 117-120.  
Lalagianni, Vassiliki, Antoniadou, Olympia G., « Problématique identitaire et bilinguisme dans les romans de Vassilis Alexakis », in *Les cahiers du*

---

<sup>20</sup> Vassilis Alexakis, *Les mots étrangers*, op. cit., p. 14.

<sup>21</sup> Vassilis Alexakis, *Je t'oublierai tous les jours*, Stock, Paris, 2005, p. 228.

<sup>22</sup> Vassilis Alexakis, *Les mots étrangers*, op. cit., p. 75.

<sup>23</sup> Fréris Georges, « Le Dialogue interculturel de Vassilis Alexakis dans *Paris-Athènes* », *Cahiers Francophones*, 6, 1995, p. 397.

- GRELCEF*, [www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers\\_info.htm](http://www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_info.htm), No. 1, « L'entre-deux dans les littératures d'expression française », mai 2010, pp. 131-140.
- Fréris, Georges, « Le Dialogue interculturel de Vassilis Alexakis dans *Paris-Athènes* », *Cahiers Francophones*, 6, 1995, pp. 387-398.
- Gauvin, Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*, Paris, Editions Karthala, 1997.
- Kroh, Aleksandra, *L'Aventure du bilinguisme*, L'Harmattan, Paris, 2000.
- Lequin, Lucie, « D'exil et d'écriture », in *Le roman québécois au féminin*, dir. Gabrielle Pascal, Tryptique, Montréal, 1995, pp. 23-31.
- Ricœur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.